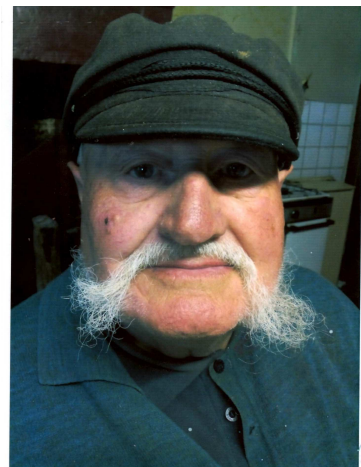


# ***Ginette Marois***

***La petite institutrice de Mongauzy***

***Souvenirs de Pierre Bazouin***





Pierre Bazouin, adhérent de la section de La Réole de l'Association Nationale des Anciens Combattants et Amis de la Résistance est l'un des derniers à pouvoir, aujourd'hui, mettre à la disposition des curieux et des chercheurs une mémoire fourmillant de détails et de certitude.

Il a connu le maquis de « Lorette », il fut proche de Ginette Marois et nous ressentons dans son témoignage l'attachement et l'admiration qu'il put lui porter.

Une réunion de l'A.N.A.C.R., avec la participation de Pierre Bazouin, ne peut se terminer sans que nous ayons le désir, le besoin d'en appeler à son témoignage.

Aussi, nous fûmes plusieurs à demander à ce compagnon de nous laisser, pour la mémoire, pour demain, pour l'avenir, la trace de ces souvenirs qui se bousculent en lui. Ce qu'il fit en nos adressant ce dossier sur Ginette Marois, une héroïne de la Résistance, qui mérite, effectivement, de rester dans nos souvenirs. Merci Pierre.

**Jacques Loiseau**  
**Responsable du Résistance Unie**  
**Président honoraire de l'A.N.A.C.R.33**



**Ginette Marois**  
*alias "Simone" alias "Ditka"*  
1920 - 1944

*Photo Pierre Bazouin*

!

Cher ami,

J'ai voulu, par le récit ci-après, traduire le ressenti que, même soixante-dix ans après, a laissé le souvenir en moi de cette pure héroïne de la Résistance ; car ayant pu apprécier, pendant son séjour à Mongauzy, son attachement à lutter contre l'occupant nazi, malgré tous les dangers que cela comportait pour une jeune fille isolée dans un milieu, somme toute, hostile. Elle n'avait pour seul exutoire que trois ou quatre Résistants locaux et ses voyages à Bordeaux qui avaient pour fin de permettre le départ de volontaires pour l'Angleterre ou l'Afrique du Nord. Se méfiant de tout et de tous... J'ai essayé, à travers ce récit de traduire l'émotion du souvenir, un sentiment peut être personnel mais qui, me semble-t-il, fut partagé par ses compagnons.

Oui, j'ai pleuré lorsque j'ai appris sa mort. Oui, j'ai trouvé injuste cette fin tragique, car, elle aussi, j'en suis certain, aurait préféré mourir au combat. Lors d'une entrevue, alors que l'on mettait au point le jour et l'heure de passage d'une traversée de la Garonne, j'eus cet étrange sentiment que sa pensée était en permanence en veille sur le succès de la mission. Et, un jour, elle voulut voir comment se passait cette traversée. Munie d'un appareil photo, très primitif, elle prit des clichés, puis, elle voulut que je la photographie, moi-même, à bord de ce bateau. J'avais oublié cette anecdote. Elle me remit cette photo que je conserve précieusement. Lors de la venue de son frère, il me parla de ce cliché dont il avait gardé les épreuves. J'en fus très ému.

Je pense que l'histoire que j'ai pu tracer de cette Résistante doit donner une idée de ce que fut le rôle de quelques femmes dans la lutte contre les nazis ; car, il est bien certain que l'on n'a pas assez souligné leur rôle dans cette période où elles furent mises à contribution pour nourrir, habiller, soigner, assumer les liaisons, les guets au sein de ce mouvement et, surtout, auprès des vrais maquisards dépourvus de presque tout, vivant éloignés de tout, menant une vie sauvage. Tout cela est assez méconnu de la grande majorité du public, le monde résistant étant, en effet, assez restreint alors que la population voulait rester neutre et collaborait trop souvent avec l'occupant.

Voilà ce que je peux vous communiquer au sujet de Ginette Marois, alias « Simone », alias « Ditka ».

**Pierre Bazouin**

# ***A Ginette Marois***

Je ne peux évoquer dans ce récit, l'héroïne de la Résistante que fut Ginette Marois, sans ressentir une profonde émotion tant j'eus une certaine vénération pour cette jeune fille. En lisant ces lignes vous en comprendrez les raisons.

Ginette Marois, née le 19 juillet 1920, à Mensignac en Dordogne. Son père était maréchal-ferrant sa mère tenait un petit café. A sept ans, elle devenait orpheline : son père étant victime d'un accident du travail, sa mère décédant de maladie. Ginette quitte Mensignac pour Taussat en Gironde, rejoindre sa tante Rachel Palussière. Elle avait un frère, Yves, plus jeune, élevé lui aussi par de la famille. Ginette, après ses études à l'école primaire, douée pour les études, mais faute de moyens financiers, fut confiée et prise en charge par les religieuses de Saint-joseph, rue du Hâ, à Bordeaux. Elle obtenait le Brevet élémentaire. N'ayant pas de vocation religieuse et souhaitant poursuivre ses études, elle était reçue au Concours des Bourses et entrain à l'École primaire supérieure (E.P.S.) de filles de Sainte-Foy-la-Grande. Elle y préparait avec succès les trois parties du Brevet supérieur de 1939 à 1941. Ce diplôme lui donnait le droit d'être institutrice.

La guerre était là et les moyens manquaient pour poursuivre un cursus plus élevé. Elle entrain dans l'enseignement comme institutrice remplaçante en Gironde, ce qui lui permit de poursuivre ses études en Faculté de Lettres, à Bordeaux. Elle fut en poste, comme institutrice au Porge, à Bordeaux et Mongauzy de janvier 1943 au 6 juin 1944.

Mais, dans ce milieu étudiantin, choqué par la honteuse défaite et l'occupation, se formaient des groupes décidés à réagir et à combattre la trahison de Vichy et de Pétain. Dès 1941, elle entrain, sous le pseudonyme de « Simone », dans le groupe de Résistance « Alliance de la Jeunesse », (1) organisé par le professeur Auriac. Elle participait à de nombreuses missions qui m'amenaient à circuler sur la ligne de démarcation entre zone libre et zone occupée du secteur de Castillon (passages de courriers et de messages émanant de la Résistance).

Par son inscription à la « Fac » elle possédait une carte d'étudiante donnant droit à un laissez-passer. Mais un jour, elle fut contrôlée par une femme policière allemande et fouillée au corps. Le courrier était dans une mallette. Elle n'avait rien sur elle. Prenant alors la mallette, avec aplomb et culot, elle demandait alors : « Et ça ? » - « Nein ! », lui fut-il répondu. Elle repartait mais, consciente du danger encouru, se sentant grillée sur ce passage, elle arrêtait et ce fut son frère Yves, également instituteur, qui la remplaçait. Il fut lui-aussi arrêté mais s'étant débarrassé des papiers compromettants, il ne pouvait être accusé, mais il fut emprisonné trois semaines avec un bol de soupe d'avoine par jour pour toute nourriture. Il fut enfin libéré et reprit ses activités résistantes. Pour Ginette aussi.

Mais la fin de « l'Alliance de la Jeunesse Française » (2) et la disparition du professeur Auriac, préférant se suicider que d'être arrêté par la Gestapo(3). Elle quitta donc Bordeaux pour rejoindre la zone non occupée, celle-ci pour peu de temps. Nommée à Mongauzy, elle était alors rattachée à l'Inspection académique du Lot-et-Garonne. Elle continua son action de Résistante ayant pris contact avec des Résistants F.T.P qui avaient monté un maquis, celui de « Lorette ». Elle avait aussi organisé une filière d'évasion vers l'Espagne qui lui permettait, depuis la Gironde, de diriger les volontaires pour la France Libre vers le Gers (32), à Masseube, d'où ils étaient conduits vers les Pyrénées, et là, un guide les faisait passer en Espagne. Lorsque c'était nécessaire, il fallait en faire passer la Garonne, sans emprunter les ponts. Alors, il m'arrivait, la nuit, de prendre le bateau pour traverser

---

<sup>1</sup> De nouvelles recherches font apparaître que « L'alliance de la Jeunesse Française » fut créée en juin 1940 et dirigée, à partir d'août suivant par le jeune André Bergez. Le professeur Auriac rejoignait ce groupe en avril 1941.

<sup>2</sup> Mi-juillet 1941

<sup>3</sup> Il est aujourd'hui sûr que le démantèlement l'A.J.F. est imputable au commissaire Poinot et à son équipe d'inspecteurs « français ».

le fleuve avec à bord les réfractaires à l'occupation. de Roumazières pour le miner. Son courage et son audace Malgré mon jeune âge, je me débrouillais pas mal et étonnaient ses camarades de combat.

Ginette avait confiance en moi. Et moi, jeune adolescent, comment ne pas être subjugué par cette jeune fille d'une grande beauté, avec son aura d'institutrice. Car, alors, dans les campagnes, l'instituteur ou l'institutrice, était quelque'un de respecté ; ils avaient le « Savoir ». Ginette n'était pas gâtée, dans son poste car le directeur des classes était un pétainiste convaincu, Président communal de la Légion des Anciens Combattants ayant juré fidélité à Pétain et porteur de la francisque, emblème de cette association. Aussi, la plus grande prudence était de mise. Ginette Marois n'avait jamais fait état de son rôle de Résistante qu'elle poursuivait d'ailleurs avec le groupe des Étudiants communistes, « les Bataillons de la Jeunesse ». Et elle fut l'intermédiaire, ayant des relations avec des résistants du maquis GrandPierre, lorsque ce maquis fut accusé de pillages, de piratages, auprès de la population. Ce qui se révéla faux. C'était, en fait, des malfrats, des repris de justice, qui se servaient de cette appellation pour discréditer ce maquis. Ils étaient protégés par la police allemande et manipulés par un chef de police, le nommé Dhose, habile policier qui avait réussi à retourner un chef du réseau « Buckmaster » et à démanteler celui-ci. Mais, ces bandits furent arrêtés par un commando de maquisards qui les liquidèrent.

Mi-juin 1944, Ginette rejoignit son frère, Yves, son pseudonyme était « Cyrano », qui avait fondé un maquis, en Dordogne. C'était une référence. Elle prenait celui de « Ditka », nom d'une héroïne révolutionnaire bulgare de 1920 tirée du livre « Faux passeports » de Charles Plissier, prix Goncourt 1937.

Elle rejoignait son frère, « Cyrano », regroupé avec le maquis Demorny-Anic. Elle participa à tous les combats, toutes les expéditions de ce groupe F.T.P. Agent de renseignements, agent de liaison, elle se portait volontaire pour des missions délicates et dangereuses. Elle connut le baptême du feu à Saussignac où son frère avait rejoint, de Sigoulés, le groupe Demorny-Anic qui avait accroché l'ennemi (des Cosaques ralliés aux Allemands). Et, de l'aube à la nuit tombante, le combat fit rage. « Ditka » assura la liaison entre le PC et les groupes de combattants. S'immiscant jusque dans les lignes ennemies afin de repérer les blindés et autres objectifs. Cela, sous un soleil accablant. Elle avait même réussi à se procurer des plans du camp

Puis, du 14 au 16 août 1944, elle participait aux combats pour la libération de Sainte-Foy-la-Grande.

La bataille fut rude. « Ditka », pour une mission périlleuse n'hésita pas à traverser la Dordogne à la nage, sous le feu de l'ennemi, pour prévenir des Résistants sur l'autre rive et récupérer les armes et la sacoche d'un officier nazi abattu sur la berge, alors que des soldats allemands, qui embarquaient, dans des camions, des blessés, auraient pu lui tirer dessus. Elle revint avec ses prises, les jambes égratignées par les ronces et la végétation des berges. Son courage et sa bravoure galvanisèrent les témoins de ce coup d'éclat ; « Ditka » la frêle, la fragile et fine jeune fille était devenue leur sœur d'armes à l'indomptable énergie.



*Ginette Marois  
sur la barque du passeur  
Pierre Bazouin  
(Photo Pierre Bazouin)*

Ce fut Castillon-la-Bataille où elle fut chargée de négocier la reddition de l'imposante garnison du camp où était entreposé du matériel militaire pour toute la région ; mission à hauts risques car certains éléments refusaient la reddition. Mais, « Ditka » en revint et la majeure partie de la garnison se rendit. Castillon acclama les libérateurs et « Ditka » en particulier. Mais le soir, elle repartit avec les compagnies Anic-Duguesclin à la poursuite de fuyards, échappant à l'explosion d'une grenade.

Ensuite, ce fut Bergerac, Périgueux, le 26 août 1944, où elle sera la seule femme à faire une allocution publique au nom des F.T.P. de la Dordogne. C'étaient ensuite Libourne, Bordeaux ; là ; elle fut placée en tête du défilé de plus de 6.000 maquisards, ceux-ci tenant à mettre en évidence la bravoure de « Ditka ».

Elle aurait pu, sans démeriter, retrouver une vie normale et sa profession. Mais elle voulut continuer le combat auprès de ses compagnons. Fin août elle signait son engagement pour la durée de la guerre. Proposée au grade de lieutenant, par le chef de brigade Demorny, elle refusait et acceptait la distinction de soldat de première classe pour rester dans la compagnie de son frère Yves, « Cyrano », au 6<sup>ème</sup> bataillon du 108<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie. Cette compagnie était appelée à combattre les garnisons retranchées dans les villes côtières de l'Atlantique, Le Verdon, Soulac, La Rochelle. Pour son

unité ce fut La Rochelle. Ces bastions de résistances auraient pu être réduits plus tôt. Mais, face à ces garnisons puissamment armées avec des armes lourdes, les maquisards, étaient dotés d'armement trop léger, et mal équipés dans le froid et la boue ; ils ne pouvaient qu'harceler l'ennemi en faisant preuves de réelles qualités de combattants. « Dikta » fut en première ligne lors des engagements de Forges, Puy-Drouard, Aigrefeuille, Virson, Bouhet, Le Guet, Dalleret, Yves.

*A noter certaines indiscretions qui révélèrent que le haut-commandement avait laissé ces bastions de résistance afin d'user les combattants issus des maquis. Car ces hommes, qui avaient idéalisé la lutte contre les nazis et obtenu le droit de parole par leur engagement, auraient pu prétendre à des postes de gouvernance. Pour cela, ils faisaient de l'ombre et gênaient les politiques ambitieux qui, eux, n'avaient combattu que dans les antichambres des barons du gaullisme. La preuve en était donné, en fin avril 1945, lorsque fut décidé de réduire les poches de résistance. Les grands moyens furent alors employés : blindés, aviations, artillerie. En quelques jours ce fut terminé. Et ceux qui avaient passé tout l'hiver dans le froid et la boue furent frustrés d'une relative victoire. Ce furent ceux qui commandaient l'armée régulière qui reçurent la reddition des Allemands.*

Ceci étant exposé pour en revenir à « Dikta », elle fut chargée, au début d'octobre 1944, d'entrer en contact avec des Résistants rochelais qui, restés à l'intérieur de la défense allemande, avaient pour mission de déceler les points faibles du dispositif ennemi, les endroits vulnérables et l'importance des effectifs. Mais, « Dikta » tardait à revenir. Il lui fallait traverser les lignes allemandes. Les postes de garde français, très vigilants, sont inquiets.

Le 13 octobre 1944, elle réapparaît aux avant-postes du 108<sup>ème</sup> R.I et une voiture l'amène au PC de la brigade à Surgères où elle rendait compte de sa mission. Au retour, dans une voiture, aux côtés du capitaine Moïse, dans la nuit noire et pluvieuse, des phares qui s'éteignent, un tournant, le choc contre un platane. Et la baraka, qui avait jusqu'alors protégé « Dikta », l'abandonna ; évacuée à l'hôpital de Niort, elle lutta dans le coma durant cinquante heures, veillée par son frère accouru à son chevet. Elle décédait dans la nuit du 15 au 16 octobre 1944.

Ce décès jeta la consternation sur ceux qui la côtoyaient. Ils ne pouvaient se résoudre à cette fin tragique. Leur sœur d'armes, qui avait bravé tous les dangers, elle, promise à un brillant avenir, l'amie, la combattante, le symbole féminin de la bravoure et du courage face à l'ennemi...

Comme ses actions d'éclat avaient franchi les limites de son unité, la tristesse accabla tous les Résistants de la région. Lorsque la nouvelle parvint dans le Sud-Gironde, parmi les quelques maquisards réunis dans la ferme du Grand Mayne où ils se retrouvaient pour garder le contact avec les combattants du Médoc à qui ils apportaient leur aide, les dos se courbèrent et des larmes furent furtivement essuyées. Ces hommes, ces femmes ne pouvaient qu'être émus à l'annonce d'une si triste nouvelle. Ginette, elle qui avait promis de revenir voir ses amis après la fin de la guerre...

Le 18 octobre 1944, pour ses funérailles à Niort, les autorités militaires et la Résistance niortaise lui rendaient hommage. Décoration de la Croix de Guerre, avec citation à l'ordre de la Brigade lui était décernée. Un convoi militaire transporta le corps à Mensignac ou M. Ferés, inspecteur de la D.J.S. prononça l'éloge funèbre au nom du Comité départemental de la Libération. Le 16 octobre 1944, ses cendres étaient déposées au nouveau caveau familial, à Saint-Léon-sur-l'Isle en présence de très nombreux représentants de la Résistance. Ginette Marois, alias « Simone » puis « Dikta » est la seule Résistante morte au combat dont trois communes ont tenu à inscrire, de plein droit, son nom sur leur monument aux morts respectifs :

Mensignac, où elle est née ;

Taussats-les-Bains, commune de Lanton, où elle fut élevée et où depuis décembre 1944, une avenue porte son nom ;

Mongauzy, où elle fut institutrice. Une grande plaque rappelle son statut de Résistante.

Il faut rappeler que le 50<sup>ème</sup> anniversaire de son décès fut honoré par des cérémonies au pied des monuments où elle figure.

Pour le 60<sup>ème</sup> anniversaire, il y eut le 15 octobre 2004, en accord avec les mairies et les associations d'anciens combattants, une journée du souvenir consacrée à Ginette Marois aux monuments aux morts de Saint-Léon-sur-l'Isle, Mensignac, Mongauzy et Lanton Taussat. Puis, ce fut à Sainte-Foy-la-Grande où une rue portant son nom fut inaugurée et une plaque sur stèle dévoilée au monuments aux morts. Cela, en présence de



Monsieur le Président du Conseil général, M. Madrelle, du neveu de Ginette, M. Marois, Conseiller général de Saint-Denis-de-Piles, Vice-président du Conseil général de la Gironde et, bien sûr, de son frère Yves . Il y avait aussi des Résistants, anciens maquisards encore vivants dont Ranoux, « Hercule » dans le maquis qui fit un vibrant discours sur cette jeune héroïne de la Résistance. Monsieur Suret-Canale fit également un rappel de l'engagement de cette jeune fille.

Pour la cérémonie de Mongauzy, le Comité de l'A.N.A.C.R. du Réolais m'avait confié la tâche d'organiser la cérémonie, ayant été, lors de son passage à Mongauzy, un des rares à avoir des contacts avec elle en tant que Résistant. Les autres étant décédés. Ce fut une poignante cérémonie où je fis part à l'auditoire de son engagement de Résistante. Le Président Michaud, de l'A.N.A.C.R. 33, qui l'avait connue, lui, au combat, fit le panégyrique de son action. Et l'on peut citer que cette cérémonie se déroula à moins de cent mètres de l'école où elle avait exercé. Des anciens élèves étaient d'ailleurs présents et le rappel e sa fin tragique fut ressenti, là aussi, avec émotion malgré le temps passé.

Mais, pour le 70<sup>ème</sup> anniversaire, notre comité n'eut aucune information venant de la Dordogne. Pourtant, comme d'habitude, elle fut honorée le 11 novembre par la cérémonie au monument de Mongauzy. Mais il faut dire que, peu à peu, disparaissent les protagonistes de cette Résistance. Et Yves Marois, « Cyrano », est décédé, lui aussi. Ce frère de Ginette, uni par des liens familiaux très forts, fut lui aussi, un grand Résistant durant cette période de l'occupation. Il fit partie des F.T.P. de la Dordogne, forma un groupe de maquisards qui s'illustra lors de la libération des villes de ce département. Durant le siège de La Rochelle, il fut fait prisonnier lors d'une tentative de pénétration dans la ville. Mais, il fut libéré par un échange de prisonnier négocié par un officier de Marine, le Commandant Meyer, qui avait établi avec les Allemands un accord par lequel les échanges de prisonniers se feraient grade contre grade. Yves était lieutenant il put reprendre le commandement de son groupe et poursuivre le combat. Lors de la libération de Bordeaux, diverses péripéties émaillèrent son engagement. Il y eut, en effet, beaucoup d'ambiguïté entre les maquisards et ceux pro gaullistes, n'ayant pas connus le maquis qui essayaient de minimiser l'action des F.T.P. L'action du château de Thouars, à Talence, fut une de ces péripéties. Il partit ensuite en Allemagne en occupation après la reddition des poches de l'Atlantique. Il connut là aussi des difficultés avec les Américains qui ne voulaient pas céder aux Français la zone qui leur était dévolue, ou, encore, un problème de logistique concernant un camp de prisonniers allemands, plusieurs milliers, mais qu'il résolut avec fermeté. Ayant le grade de Capitaine, il aurait pu poursuivre une carrière d'officier mais il préféra regagner la vie civile et reprendre son métier d'instituteur. Il fut maire communiste pendant plus de trente ans de Saint-Léon-sur-l'Isle. Un de ses fils, est Conseiller général de la Gironde, de Saint-Denis-de-Piles, Vice-président de ce Conseil: Cette fratrie de Résistants fut une remarquable histoire de cette Résistance. Et Ginette, qui fut pour tous, une sœur, une héroïne, une Française, eut lors de ses obsèques, à la fin de l'oraison funèbre, à Niort, cet alexandrin, dit par l'Inspecteur de la D.J.S :

***« J'allais par le monde emportant ma foi  
Et j'ai rencontré la mort en chemin. »***

**Pierre Bazouin**